

L'origine des mondes désirables

(cycle Jacques Abeille 1/5)

Lorsque Barthélémy Bour aperçut le village pour la première fois, il eut l'impression non pas d'être arrivé au terme de son voyage mais d'avoir franchi une frontière dont il n'avait jusqu'alors pas soupçonné l'existence. Depuis plusieurs jours, les montagnes s'étaient refermées autour de lui avec une lenteur presque imperceptible ; les vallées s'étaient faites plus étroites, les chemins plus incertains, et les rares habitations rencontrées au fil de sa route semblaient appartenir à des régions déjà lointaines, comme si chacune d'elles avait marqué une étape dans son retrait progressif hors du monde ordinaire.

La marche lui avait laissé une fatigue profonde mais cette fatigue n'était pas uniquement celle du corps. Quelque chose en lui s'était peu à peu détaché des préoccupations qui l'avaient accompagné durant les dernières années de sa vie. À mesure que les sommets se dressaient devant lui, les certitudes auxquelles il s'était accroché avec tant d'obstination semblaient perdre leur contour net et se mêler à d'autres pensées qu'il avait longtemps refusé d'examiner.

Le sentier qu'il suivait serpentait sur le flanc d'une montagne couverte de pins noirs. Au-dessous de lui s'ouvraient des ravins où couraient des torrents invisibles dont il percevait seulement la rumeur continue. Au-dessus, les crêtes découpaient dans le ciel des silhouettes austères qui semblaient avoir été façonnées pour décourager les hommes de poursuivre leur route. Pourtant il continuait d'avancer, entraîné par une volonté dont il ne savait plus très bien si elle lui appartenait encore entièrement.

Car, dans sa sacoche reposait le manuscrit auquel il avait consacré près de dix années de travail.

Il l'avait relu tant de fois qu'il en connaissait certaines pages par cœur. Les marges étaient couvertes de corrections, d'observations et de calculs ajoutés au fil des saisons. À plusieurs reprises, il avait cru toucher à une démonstration définitive. À plusieurs reprises également, il avait découvert une erreur qui l'avait contraint à reprendre l'ensemble de son raisonnement. Pourtant, malgré ces détours, une conviction n'avait jamais cessé de croître en lui : la théorie admise par tous était fausse.

Depuis des siècles, les savants enseignaient qu'une éclipse survenait lorsque l'Œil de Dieu, que les hommes nommaient le Soleil, était momentanément dissimulé derrière le Cache céleste. Les représentations de ce phénomène variaient selon les régions, mais elles conservaient partout le même principe. Un astronome gigantesque, habitant les profondeurs de l'espace, faisait glisser devant l'astre divin un immense écran obscur dont l'apparition provoquait l'assombrissement du monde. Les traités les plus réputés détaillaient avec une précision remarquable les mouvements de cet être colossal. Certains décrivaient son observatoire suspendu dans les ténèbres au-delà des étoiles visibles. D'autres affirmaient qu'il servait directement la volonté divine et qu'il recevait ses instructions de puissances encore plus élevées. Ces récits n'étaient pas seulement des croyances populaires. Ils formaient le fondement même de l'astronomie.

Barthélémy, pendant longtemps, avait accepté ces explications. Puis les chiffres avaient commencé à lui poser des questions auxquelles aucune doctrine ne répondait. Les trajectoires observées ne

correspondaient pas : certaines régularités revenaient avec une précision qui rendait inutile l'intervention d'une volonté extérieure. Plus il accumulait les observations, plus il devenait évident à ses yeux que les éclipses pouvaient être prévues sans invoquer le moindre géant céleste. La conclusion qui s'imposa finalement à lui était d'une simplicité presque offensante : la Terre, la Lune et le Soleil se déplaçaient selon des trajectoires déterminées. Une éclipse survenait lorsque la Lune passait exactement entre la Terre et le Soleil.

Cette hypothèse lui avait valu davantage de silence que d'opposition véritable. Les savants auxquels il avait écrit ne prenaient généralement même pas la peine de réfuter ses calculs. Ils répondaient par quelques formules courtoises avant de mettre fin à l'échange. Certains lui avaient conseillé de reprendre ses études depuis le commencement. D'autres lui avaient recommandé de consacrer son intelligence à des sujets moins spéculatifs. Au fil des années, ces refus avaient fini par l'isoler.

Mais il n'y avait pas que cela. La solitude qui l'accompagnait depuis quelque temps possédait une autre origine, plus difficile à définir. À mesure qu'il descendait vers la vallée où se trouvait le village, son esprit revint vers Louise. Il ne s'agissait pas d'un souvenir précis. Son visage apparaissait plutôt comme une présence diffuse qui se glissait dans ses pensées sans prévenir. Depuis son départ, il avait tenté de concentrer toute son attention sur les raisons officielles de son voyage, mais les longues heures de marche favorisaient les réflexions qu'il aurait préféré éviter.

Il avait rencontré Louise huit ans auparavant. À cette époque, il n'était encore qu'un jeune observateur inconnu, animé d'un enthousiasme parfois naïf pour les sciences du ciel. Elle s'intéressait à ses travaux, l'écoutait parler des étoiles avec une patience qui l'émerveillait. Pendant longtemps, il avait cru trouver auprès d'elle une compréhension que le reste du monde lui refusait.

Puis quelque chose avait changé.

Le changement n'avait jamais pris la forme d'un événement identifiable. Il ressemblait davantage à ces mouvements célestes dont on ne perçoit la progression qu'après plusieurs années d'observation. Les conversations étaient devenues plus courtes. Les silences plus nombreux. Lorsqu'il lui présentait une nouvelle série de calculs, elle l'écoutait toujours avec attention, mais cette attention semblait provenir désormais d'une politesse appliquée plutôt que d'un véritable intérêt. Plus d'une fois, il s'était demandé s'il imaginait cette distance.

Pourtant, lorsqu'il avait annoncé son intention de traverser les Pyrénées afin de rencontrer le célèbre astronome d'Aurignac, la réaction de Louise avait ravivé ses inquiétudes. Elle n'avait pas protesté. Elle n'avait pas cherché à l'en empêcher. Elle n'avait même pas tenté de discuter sa décision. Elle avait simplement acquiescé. Cette absence de résistance l'avait troublé davantage qu'une dispute.

Durant les jours qui avaient précédé son départ, il s'était surpris à attendre un geste, une parole, une demande qui l'aurait retenu encore quelque temps auprès d'elle. Rien n'était venu. Et maintenant que plusieurs centaines de kilomètres les séparaient, une question revenait sans cesse dans son esprit : était-il parti parce qu'il voulait rencontrer l'astronome, ou parce qu'il avait besoin de vérifier ce qu'il resterait de leur relation une fois la distance installée entre eux ?

Les montagnes, naturellement, ne répondaient pas. Elles accueillaient ses doutes avec l'indifférence majestueuse qu'elles réservaient à toute chose humaine.

Après plusieurs heures de marche supplémentaires, il atteignit enfin un replat herbeux d'où la vallée se dévoila entièrement. Le village apparaissait au centre d'une cuvette dominée par les sommets. Les maisons, construites en pierre sombre, semblaient s'être rapprochées les unes des autres pour résister aux hivers de la montagne. De minces colonnes de fumée s'élevaient dans l'air immobile du soir. Au-dessus de cet ensemble se dressait une tour solitaire. Même à cette distance, le regard était attiré par l'observatoire. Durant des années, il avait imaginé ce lieu sans jamais croire réellement qu'il le verrait. À présent que la tour existait devant lui, sa présence semblait presque irréelle, comme si elle appartenait davantage au domaine des récits qu'à celui de la pierre.

Le soleil déclinait lentement derrière les montagnes occidentales. Une lumière oblique glissait sur les pentes. Les ombres gagnaient déjà les ruelles du village.

Barthélémy reprit sa marche. À mesure qu'il approchait des premières maisons, il remarqua sur plusieurs façades des symboles circulaires peints à la chaux blanche. Tous représentaient, sous des formes différentes, un disque noir recouvrant partiellement un disque lumineux. La figure traditionnelle de l'éclipse. Il en compta plusieurs dizaines. Cette répétition lui procura un malaise qu'il ne sut expliquer. On aurait dit que le village tout entier vivait sous le signe de cet événement.

Les rues demeuraient presque désertes. De temps à autre, un rideau frémissait derrière une fenêtre. Une porte s'entrouvrait puis se refermait aussitôt. Bien qu'il ne vît presque personne, il éprouvait la sensation persistante d'être observé. Lorsque finalement il déboucha sur la place centrale, le crépuscule commençait à envahir la vallée. Face à lui se dressait une grande bâtisse dont les fenêtres éclairées contrastaient avec l'obscurité naissante. Une enseigne de bois grinçait doucement sous l'effet du vent.

L'auberge.

Il s'arrêta quelques instants au pied des marches. Son regard remonta malgré lui vers la silhouette de l'observatoire qui dominait toujours le village depuis son promontoire rocheux. Quelque part là-haut vivait l'homme qu'il était venu rencontrer. Peut-être l'homme qui donnerait enfin une existence publique à ses travaux. Peut-être celui qui les condamnerait définitivement.

La fatigue du voyage retomba soudain sur ses épaules avec tout son poids. Il resserra la courroie de sa sacoche contre lui, vérifia machinalement la présence du manuscrit, puis gravit les quelques marches menant à l'entrée. Sa main se referma sur la poignée. Pendant une seconde, il eut le sentiment singulier que le voyage véritable commençait seulement à cet instant. Alors il poussa la porte de l'auberge et franchit le seuil.

La porte se referma derrière Barthélémy avec un bruit sourd qui lui donna aussitôt l'impression d'avoir quitté non seulement la rue, mais une région entière de son existence. Après les heures passées dans le vent des montagnes, la chaleur de l'auberge le surprit presque douloureusement. Une vaste salle s'étendait devant lui. Les poutres noircies par les années soutenaient un plafond bas d'où descendaient plusieurs lampes à huile dont la lumière vacillante projetait sur les murs des ombres instables. Une odeur mêlée de bois brûlé, de vin, de soupe et de laine humide emplissait l'air.

L'endroit était beaucoup plus animé qu'il ne l'avait imaginé. Une trentaine de personnes occupaient les tables. Certaines mangeaient encore tandis que d'autres semblaient engagées dans des

conversations dont le sujet paraissait suffisamment important pour retenir toute leur attention. Pourtant, à l'instant même où Barthélémy franchit le seuil, le brouhaha diminua.

Les regards convergèrent vers lui. Le silence ne dura que quelques secondes, il n'en fut pas moins étrange. Barthélémy eut la sensation désagréable que son arrivée était attendue. Puis les conversations reprirent, mais elles reprirent autrement. Comme si chacun continuait à parler tout en demeurant attentif à sa présence.

Un homme massif s'avança depuis le comptoir. Sa barbe grise descendait jusqu'au milieu de sa poitrine et son visage portait cette expression calme que prennent parfois ceux qui ont passé leur vie à observer les autres.

— Soyez le bienvenu, monsieur. Vous arrivez de loin.

Ce n'était pas une question.

— D'assez loin, répondit Barthélémy.

— Cela se voit.

L'homme lui tendit la main.

— Je suis Aubin. Cette maison est la mienne.

Barthélémy serra sa main.

— Nous avons une chambre libre. Du ragoût également, si vous avez faim. Et du vin si vous avez soif.

— J'accepterai volontiers les trois.

L'aubergiste sourit.

— Dans ce cas, vous êtes au bon endroit.

Au moment où il s'apprêtait à le conduire vers une table, une femme apparut derrière le comptoir. Et Barthélémy s'immobilisa. Durant quelques secondes, il oublia entièrement où il se trouvait. La femme portait une robe sombre dont les manches étaient retroussées jusqu'aux coudes. Ses cheveux bruns étaient relevés avec une simplicité qui semblait naturelle. Louise. Mais pas exactement.

La femme lui adressa un sourire poli.

— Vous devez être épuisé.

— En effet, répondit-il. Très troublé.

Il se surprit à fixer son visage plus longtemps que la bienséance ne l'autorisait. La femme sembla le remarquer sans paraître s'en offusquer.

— Je vais vous préparer quelque chose à manger.

Puis elle disparut vers les cuisines. Barthélémy demeura quelques instants immobile.

— Ma femme, Louise, dit l'aubergiste.

La remarque le ramena brusquement à la réalité.

— Votre femme ?

— Oui.

L'aubergiste l'observa un instant.

— Vous avez l'air d'avoir vu un fantôme.

— Non.

La réponse vint trop vite.

L'aubergiste ne commenta pas et le conduisit jusqu'à une table proche de l'âtre.

Très rapidement, plusieurs habitants commencèrent à s'intéresser à lui. Cela semblait inévitable : les villages isolés vivent des nouveautés avec une intensité particulière. Et l'arrivée d'un étranger constituait manifestement un événement. C'est, en tout cas, ce que s'imaginait Barthélémy.

Un homme aux joues rouges s'assit en face de lui sans y avoir été invité. Puis un second vint le rejoindre. Ensuite une vieille femme. Puis un autre encore. Au bout de quelques minutes, Barthélémy avait l'impression de comparaître devant une assemblée improvisée.

Les questions commencèrent.

D'où venait-il ?

Pourquoi traverser les montagnes à cette époque de l'année ?

Combien de temps comptait-il rester ?

Était-il marchand ?

Fonctionnaire ?

Prêtre ?

Lorsqu'il expliqua qu'il était astronome, plusieurs sourires apparurent.

Lorsqu'il précisa qu'il souhaitait rencontrer le maître de l'observatoire, les sourires devinrent plus visibles encore.

Enfin, lorsqu'il exposa brièvement sa théorie des éclipses, quelques rires éclatèrent franchement.

— Ainsi donc, dit un homme, ce ne serait pas le Grand Astronome qui place le Cache devant l'Œil de Dieu ?

— Non.

— Ce serait... la Lune ?

— Exactement.

Un silence suivit. Puis quelqu'un éclata de rire. D'autres l'imitèrent.

Barthélémy sentit une irritation familière monter en lui. C'était toujours ainsi. Les ignorants riaient. Les savants l'ignoraient. Entre les deux, il ne restait guère de place.

— Vous trouvez cela absurde parce que vous n'avez jamais observé les phénomènes avec rigueur, déclara-t-il.

Le rire diminua.

— Je ne vous reproche pas votre ignorance. Après tout, chacun possède ses limites.

La remarque jeta un froid. Quelques regards se durcirent. Mais Barthélémy n'en avait cure. Depuis longtemps déjà, il s'était convaincu que l'intelligence exigeait une certaine solitude.

La vieille femme le considéra avec amusement.

— Vous devez être très savant.

— Je le suis suffisamment pour savoir que la vérité ne dépend pas du nombre de personnes qui y croient.

— Voilà une phrase qui vous apportera beaucoup d'amis.

Quelques rires étouffés accueillirent la remarque. Même Barthélémy fut contraint de reconnaître intérieurement qu'elle n'était pas dénuée de justesse.

La soirée se poursuivit pourtant dans une atmosphère relativement paisible. Le vin circulait. Les conversations changeaient de sujet. Mais plusieurs fois, Barthélémy remarqua que certains regards revenaient vers lui. Comme si sa présence soulevait des questions qu'il ignorait.

Plus tard dans la soirée, alors qu'une partie des clients quittait l'établissement, l'aubergiste vint s'asseoir près de lui.

Son expression était devenue plus sérieuse.

— Vous avez réellement l'intention de monter à l'observatoire demain ?

— Évidemment.

— Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée.

Barthélémy leva les yeux.

— Pourquoi ?

L'aubergiste hésita.

— Les gens parlent.

— Les gens parlent partout.

— Ici aussi.

— Et que disent-ils ?

Aubin observa quelques instants les flammes.

— Ils disent que quelque chose a changé là-haut.

— Quelque chose ?

— Je ne sais pas davantage.

— Voilà qui est précis.

L'aubergiste ne sembla pas vexé.

— Les rumeurs ne le sont jamais.

— Je ne suis pas venu jusqu'ici pour me laisser arrêter par des racontars.

— Je m'en doutais.

— Dans ce cas, pourquoi m'en parler ?

— Parce que je crois qu'un homme devrait toujours être averti avant de s'engager sur un chemin dont il ignore l'état.

Cette phrase demeura dans l'esprit de Barthélémy longtemps après que l'aubergiste se fut éloigné. La soirée toucha progressivement à sa fin. Les derniers clients quittèrent la salle. Le feu baissa. Le silence s'installa peu à peu dans l'auberge.

Lorsque Barthélémy se leva enfin pour rejoindre sa chambre, la femme de l'aubergiste l'attendait près du comptoir.

Elle tenait deux clés.

— Voici celle de votre chambre, dit-elle.

Elle lui remit la première. Puis elle posa la seconde dans sa main. Le métal était tiède.

— Et celle-ci ?

— Si le cœur vous en dit.

Elle ne donna aucune autre explication. Avant qu'il ait pu ajouter un mot, elle s'éloigna. Barthélémy demeura quelques secondes immobile, les deux clés serrées dans sa paume. Puis il monta l'escalier.

La chambre était modeste mais confortable. Après les rigueurs du voyage, il aurait dû s'endormir aussitôt mais pourtant le sommeil refusait de venir. Il resta longtemps allongé dans l'obscurité. Ses pensées passaient sans ordre de Louise à l'observatoire, puis de l'observatoire à une autre Louise, la femme de l'aubergiste. La ressemblance continuait de le troubler. Par moments, il croyait même entendre dans sa mémoire certaines inflexions de voix qui n'existaient pas. Les heures s'écoulèrent. Le silence du village semblait absolu. Puis, soudain, un cri de femme retentit quelque part dans l'auberge. Barthélémy se redressa. Le son avait été bref mais parfaitement distinct. Il attendit. Rien. Aucun autre bruit. Son regard se posa alors sur les deux clés déposées sur la table de nuit. Pendant plusieurs minutes, il demeura immobile. Puis il se leva.

Sans prendre le temps d'allumer une lampe, il s'habilla à la hâte. Le couloir était plongé dans l'obscurité. Il avançait lentement lorsque son regard tomba sur une porte qu'il n'avait pas remarquée auparavant. La seconde clé entra dans la serrure sans résistance. Un déclic. Il poussa la porte. La pièce était éclairée par une unique lampe. La femme de l'aubergiste s'y trouvait seule. Son regard semblait l'attendre depuis longtemps. Barthélémy demeura longtemps figé sur le seuil puis ferma les yeux pour découvrir une odeur familière. Ouvrant les yeux, il se vit allongé tandis que la femme dansait sur lui dont le sexe était gonflé de trop de couleurs. Et c'est à cet instant que s'acheva la nuit.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, une lumière pâle filtrait déjà entre les rideaux de sa chambre. Pendant quelques instants, Barthélémy demeura immobile, incapable de déterminer ce qui l'avait réveillé. Le silence de l'auberge semblait plus profond que celui de la montagne elle-même. Aucun bruit ne montait des étages inférieurs. On aurait dit que le bâtiment tout entier retenait son souffle.

Son esprit cherchait à rassembler les fragments de la nuit. Mais ceux-ci lui échappaient. Il lui restait seulement des impressions dispersées, semblables aux débris d'un rêve dont le sens s'évanouit au moment même où l'on tente de le saisir. Il croyait se souvenir d'une présence auprès de lui, d'une peau effleurée dans l'obscurité, d'un parfum qui ressemblait étrangement à celui de Louise sans pourtant lui appartenir tout à fait. À mesure qu'il tentait de fixer ces souvenirs, ils perdaient leur substance et se dissolvaient dans une confusion croissante.

Plusieurs fois, il se demanda s'il avait réellement quitté sa chambre. La seconde clé reposait sur la table. Cette seule certitude rendait le reste plus incompréhensible encore.

Après s'être lavé à l'eau froide dans la baignoire placée près de la fenêtre, il descendit lentement l'escalier. La salle commune lui apparut différente de celle qu'il avait découverte la veille. La lumière du matin révélait les veines du bois, les irrégularités des murs de pierre et les traces laissées par les années sur les poutres du plafond. Tout semblait plus ordinaire, presque rassurant. L'aubergiste se tenait derrière le comptoir. À la vue de Barthélémy, il lui adressa un sourire si large que celui-ci en éprouva un léger malaise. Il y avait quelque chose d'étrange dans son apparence. Sans qu'il puisse expliquer pourquoi, l'homme lui parut plus jeune que la veille. La différence n'était pas spectaculaire. Elle résidait dans la vivacité du regard, dans la souplesse des gestes, dans la manière dont la lumière semblait désormais mieux s'accorder à son visage.

— Vous avez bien dormi ? Demanda-t-il.

Barthélémy hésita.

— Je crois.

— C'est déjà beaucoup.

L'aubergiste éclata d'un rire chaleureux avant de déposer devant lui une assiette fumante. Pendant qu'il mangeait, ils échangèrent quelques paroles à propos du temps et des sentiers de montagne. Puis Barthélémy évoqua son intention de monter à l'observatoire.

— Le chemin est simple, dit l'aubergiste en désignant une fenêtre. Vous suivrez la montée qui contourne la falaise. Après le vieux pin, vous apercevrez la tour.

Il marqua une pause.

— Ma femme est sortie tôt ce matin. Vous ne la croiserez probablement pas.

Cette remarque, prononcée sur un ton parfaitement naturel, produisit sur Barthélémy un effet disproportionné. Il sentit revenir le trouble de la nuit. Le souvenir d'un regard. D'une main. D'une odeur. Mais rien qui puisse être nommé avec certitude.

Peu après, il quitta l'auberge. L'air des hauteurs était d'une pureté presque douloureuse. Le soleil éclairait les sommets encore striés d'ombres bleutées. Les rochers, les herbes, les pins accrochés aux pentes semblaient appartenir à un monde plus ancien que celui des hommes. Barthélémy progressait

lentement, moins soucieux d'atteindre son but que de prolonger cette marche solitaire qui lui permettait d'ordonner ses pensées. Par moments, son regard se portait vers la tour de l'observatoire. Puis il revenait malgré lui vers d'autres images. Le visage des Louise. Et cette ressemblance qui continuait d'agir sur lui comme une énigme.

À mesure qu'il montait, l'impression d'étrangeté qui l'avait saisi depuis son arrivée se renforçait. Il lui semblait parfois que le village observait chacun de ses mouvements à distance, comme si les montagnes elles-mêmes étaient peuplées d'une conscience invisible. Lorsqu'il fut enfin proche de l'observatoire, un cri de femme retentit. Le son traversa le silence avec une netteté saisissante.

Barthélémy s'arrêta. Le cri semblait provenir d'un repli du terrain dissimulé derrière un groupe de bouleaux. Il quitta le sentier principal et s'engagea dans cette direction. Après quelques minutes, la végétation s'écarta. Un petit lac apparut.

Son eau immobile reflétait le ciel avec une précision troublante. Au bord de cette étendue d'eau se trouvait la femme de l'aubergiste. Elle était en train de se baigner. Nue. Son attitude possédait quelque chose de singulièrement conscient, comme si elle savait être observée sans avoir besoin de tourner la tête. Chacun de ses gestes semblait appartenir à une cérémonie dont Barthélémy ignorait le sens. Il demeura caché derrière les arbres. Son cœur battait avec une violence qui l'étonnait lui-même.

Alors surgirent d'autres souvenirs de la nuit. Non des scènes complètes. Seulement des sensations. Des fragments. Une proximité. Une chaleur. Une présence. Il fit un pas en avant. Puis un autre.

C'est alors qu'un mouvement attira son attention. Un homme venait d'apparaître sur l'autre rive. Il était nu lui aussi. Son visage disparaissait derrière un masque dont Barthélémy ne distinguait pas les détails. Mais cette présence lui rappelait quelqu'un. Il connaissait cet homme.

L'inconnu rejoignit la femme. Leurs gestes manifestaient une familiarité ancienne. Une intimité qui excluait toute ambiguïté. Barthélémy les regarda forniquer avec émotion et lorsque la femme supplia « Oh Barthélémy vient », le voyeur sentit aussitôt quelque chose se contracter en lui. Il recula. Puis encore. Et bientôt les arbres les dissimulèrent entièrement tandis qu'une humidité honteuse coulait le long de son pantalon.

Sans chercher à regarder davantage, il retrouva le sentier principal et entreprit la descente vers le village. L'observatoire pouvait attendre. L'astronome pouvait attendre. Il ne désirait plus qu'une chose : s'enfermer dans sa chambre et échapper quelques heures au tumulte de ses pensées.

Lorsqu'il revint à l'auberge, la salle commune était presque vide. Il évita les regards. Gravit l'escalier. Poussa la porte de sa chambre. Et s'arrêta.

Quelqu'un était entré. Sur le lit reposait un morceau de tissu clair. Il s'en approcha. Une odeur familière s'en dégageait. Le même parfum discret que celui qu'il croyait avoir perçu durant la nuit. La même présence invisible. Il demeura longtemps assis au bord du lit, incapable de comprendre si ce tissu constituait un message, une invitation ou une menace.

Le soir tomba peu à peu. L'obscurité envahit la chambre. Finalement, épuisé par les événements de la journée, il s'allongea tout habillé. Le sommeil commençait à l'emporter lorsqu'un coup frappa à la porte. Puis un second.

Barthélémy se redressa. Pendant quelques secondes, il demeura immobile. Puis il alla ouvrir. Une femme se tenait sur le seuil. Louise.

Elle était là. Comme si les centaines de kilomètres qui les séparaient encore la veille avaient cessé d'exister. Aucun mot ne fut échangé. Aucune explication ne fut donnée. Elle entra dans la chambre avec un calme presque irréel et referma la porte derrière elle. Barthélémy la regardait comme on regarde une apparition dont on redoute qu'elle disparaisse au moindre mouvement. Était-ce réellement elle ? Était-ce un rêve ? Une illusion née de la fatigue ? Il n'aurait su le dire. Dans le silence de la pièce, Louise commença lentement à retirer son manteau de voyage. Puis trouva une intimité si ancienne que même le monde ne l'irrigue plus.

Lorsque Barthélémy s'éveilla, il lui fallut plusieurs minutes avant de parvenir à rassembler les éléments qui composaient sa situation présente, tant les événements des jours précédents semblaient déjà s'éloigner dans une sorte de brouillard intérieur où les souvenirs perdaient leur ordre naturel pour se mêler à des impressions plus vagues, plus troublantes, dont il lui devenait chaque jour plus difficile de déterminer si elles appartenaient véritablement à son existence ou seulement à son imagination. Louise se trouvait auprès de la fenêtre. La lumière du matin dessinait autour d'elle une clarté douce qui effaçait presque les contours de sa silhouette. Elle semblait contempler les montagnes sans réellement les voir, comme si son regard se portait vers quelque chose qui se trouvait au-delà des sommets visibles.

Ni l'un ni l'autre ne parlèrent beaucoup durant le petit déjeuner. L'auberge paraissait inhabituellement silencieuse. Quelques habitants occupaient les tables les plus éloignées, mais leurs conversations demeuraient si discrètes qu'elles se confondaient avec le crépitement du feu et le bruit du vent contre les vitres. Une serveuse qu'il n'avait jamais vue leur servit du pain encore chaud, un fromage de montagne et une infusion dont Barthélémy ne parvint pas à identifier les herbes. Nulle trace de l'aubergiste et de sa femme.

Peu après, ils quittèrent ensemble l'auberge et entreprirent l'ascension vers l'observatoire et, très vite, Barthélémy éprouva une impression singulière. Le chemin qu'ils empruntaient ne ressemblait pas à celui qu'il croyait avoir suivi la veille. Certes, les montagnes conservaient leur disposition générale, les falaises occupaient toujours les mêmes positions dans le paysage et la tour apparaissait bien au sommet du promontoire rocheux qu'il avait aperçu depuis le village ; néanmoins, les détails semblaient différents. Certains arbres qu'il était persuadé d'avoir remarqués avaient disparu. Des blocs de pierre se dressaient désormais à des endroits qu'il ne reconnaissait pas. Même la pente lui paraissait moins abrupte que dans son souvenir.

À plusieurs reprises, il ralentit afin de retrouver un repère familier. Chaque fois, ce repère se déroba. Il finit par attribuer cette confusion à sa fatigue et poursuivit son chemin. À mesure qu'ils approchaient de l'observatoire, le silence devenait plus profond. Les chants des oiseaux semblaient s'interrompre à proximité de la tour, comme si les animaux eux-mêmes évitaient les alentours de ce lieu. Lorsque finalement ils atteignirent la plate-forme rocheuse sur laquelle reposait l'édifice, Barthélémy éprouva une légère déception en découvrant que le célèbre astronome n'avait rien du personnage imposant qu'il avait si souvent imaginé.

Le vieil homme qui les attendait sur le seuil paraissait usé par les années au point que son corps semblait avoir perdu toute volonté de résister au temps. Ses épaules étaient voûtées. Son visage portait d'innombrables rides. Ses yeux, cependant, conservaient une vivacité étrange qui contrastait avec le reste de son apparence. Lorsqu'il aperçut Louise, un sourire presque tendre éclaira ses traits.

— Ma fille.

Ces deux mots furent prononcés avec une évidence si naturelle que Barthélémy s'immobilisa. Louise, pourtant, ne manifesta aucune surprise. Elle inclina simplement la tête. Comme si cette appellation allait de soi. Le vieil homme les invita à entrer.

L'intérieur de l'observatoire était beaucoup plus vaste qu'il ne l'avait imaginé. Les salles se succédaient selon une organisation complexe dont il lui était difficile de saisir immédiatement la logique. Des cartes célestes couvraient les murs. Des instruments de mesure occupaient les tables.

Des piles de manuscrits formaient dans certains coins de véritables colonnes de papier qui semblaient menacer de s'effondrer à tout instant.

Durant plusieurs heures, Barthélémy exposa sa théorie. Il décrivit ses observations. Il présenta ses calculs. Il détailla les régularités qui l'avaient conduit à remettre en question les doctrines admises. Tout au long de cet exposé, le vieil astronome demeura presque silencieux. À de rares moments, il demandait une précision. Plus souvent encore, il se contentait de hocher lentement la tête.

Cette attitude troubla profondément Barthélémy. Après tant d'années passées à défendre ses idées contre l'indifférence ou le ridicule, il s'était préparé à rencontrer une opposition argumentée, une réfutation méthodique, peut-être même une hostilité ouverte. Au lieu de cela, il se trouvait confronté à une écoute dont il ne parvenait pas à déterminer la signification. Le vieillard approuvait-il ses conclusions ? Les jugeait-il absurdes ? Les connaissait-il déjà ? Rien dans son comportement ne permettait de le savoir.

Lorsque Barthélémy eut terminé, l'astronome resta silencieux durant plusieurs instants avant de proposer qu'ils demeurent à l'observatoire jusqu'à la nuit afin de procéder ensemble à quelques observations. Cette invitation le remplit d'une joie qu'il s'efforça de dissimuler.

Le repas qui suivit se révéla étonnamment agréable. Le vin était excellent. La nourriture simple mais abondante. Pour la première fois depuis son arrivée dans le village, Barthélémy eut l'impression de retrouver quelque chose qui ressemblait à une forme de paix. Même les silences semblaient naturels.

Le soleil finit par disparaître derrière les montagnes. Les trois occupants de la tour gagnèrent alors la salle principale d'observation. Le grand télescope occupait presque tout l'espace. Sa structure de métal et de bois évoquait moins une machine qu'un organisme vivant tourné vers les profondeurs du ciel.

À tour de rôle, ils observèrent les astres. Lorsque Barthélémy dirigea l'instrument vers la Lune, un frisson lui parcourut l'échine. Pendant un bref instant, il eut l'impression absurde que l'astre le regardait. Cette sensation fut si soudaine qu'il recula presque aussitôt. Lorsqu'il reprit l'observation, il ne distingua plus qu'une surface familière de plaines et de cratères. Pourtant le malaise demeura. Comme si quelque chose avait réellement croisé son regard.

Il poursuivit néanmoins son travail. Les heures passèrent. Les calculs s'accumulèrent. Les relevés également. Puis, alors qu'il examinait une région plus éloignée du ciel, son attention fut attirée par une anomalie : au milieu d'une zone riche en étoiles apparaissait une étendue parfaitement noire. Non pas obscure au sens habituel. Vide. Dépourvue de toute lumière. Comme si un fragment du ciel avait été découpé puis remplacé par une matière incapable de refléter quoi que ce soit.

Il vérifia plusieurs fois l'instrument. Le phénomène persistait. Finalement, il se tourna vers le vieil astronome.

— Voyez-vous cela ?

L'astronome regarda. Puis il hocha la tête.

— Depuis combien de temps est-ce là ? demanda Barthélémy.

Le vieillard hocha de nouveau la tête.

— Qu'est-ce que c'est ?

Une fois encore, le même mouvement lent. Aucune parole. Aucune explication.

À cet instant, Barthélémy éprouva le sentiment étrange que toutes les réponses qu'il était venu chercher existaient peut-être déjà dans l'esprit du vieil homme, mais que celui-ci avait choisi depuis longtemps de ne plus les formuler.

La nuit était très avancée lorsqu'ils regagnèrent les chambres qui leur avaient été préparées. Le silence régnait dans toute la tour. Allongé auprès de Louise, Barthélémy demeura longtemps éveillé. Les images de la journée continuaient de tourner dans son esprit : le visage fatigué de l'astronome, la façon dont il avait appelé Louise « ma fille », cette région noire du ciel qui semblait absorber toute lumière, et surtout cette impression persistante que quelque chose observait en retour ceux qui prétendaient observer l'univers.

À voix basse, il confia ses doutes à Louise. Il lui parla de la Lune. Du vide noir aperçu dans le télescope. De son malaise grandissant. Il lui avoua même qu'il ne savait plus exactement pourquoi il était venu jusqu'ici ni ce qu'il espérait encore découvrir. Pendant qu'il parlait, la respiration de Louise devenait progressivement plus lente. Plus régulière. Lorsqu'il se tourna enfin vers elle, il comprit qu'elle s'était endormie. Ses paroles continuaient pourtant de résonner dans l'obscurité de la chambre.

Et longtemps après que le sommeil eut gagné Louise, Barthélémy demeura les yeux ouverts, incapable de se défaire de l'impression que la nuit entière, au-delà des murs de la tour, était occupée à le regarder.

Lorsque Barthélémy finit par s'endormir, peu avant l'aube, il eut l'impression de tomber moins dans le sommeil que dans une profondeur inconnue dont il ne parvenait pas à distinguer les limites, et cette sensation le poursuivit longtemps après son réveil, si bien que, lorsqu'il ouvrit finalement les yeux, la lumière du matin lui sembla appartenir à un monde dont il n'était revenu qu'à moitié. Louise se tenait près de la fenêtre ouverte. Le vent agitait légèrement ses cheveux. Derrière elle, les montagnes semblaient flotter dans une brume claire qui effaçait leurs contours les plus lointains. Barthélémy se contenta de la regarder. Elle se tourna vers lui et il n'y avait dans ce regard ni tendresse ni sévérité. Quelque chose d'autre. Quelque chose qu'il ne parvenait pas à nommer. Et qui semblait l'attirer vers elle avec une force croissante.

Cette attraction agissait désormais jusque dans ses pensées les plus abstraites. Alors même qu'il examinait ses calculs ou relisait certaines pages de son manuscrit, son attention dérivait constamment vers elle. Il lui suffisait d'apercevoir le mouvement d'une main, l'inclinaison d'une nuque ou la silhouette de Louise traversant un couloir pour perdre le fil de son raisonnement. Lui qui avait consacré sa vie entière à lutter contre les illusions éprouvait désormais la sensation inquiétante d'être lui-même devenu incapable de distinguer clairement ce qu'il observait.

Les journées s'écoulèrent dans cette atmosphère singulière. Le vieil astronome demeurait fidèle à lui-même. Il apparaissait à certaines heures, disparaissait à d'autres, répondait rarement aux questions et semblait considérer le silence comme une forme supérieure de conversation. Barthélémy en avait oublié l'auberge et ses personnages étranges.

Centré sur ses observations, Barthélémy tenta à plusieurs reprises de revenir sur l'étrange région noire. Région noire qu'il observait tous les soirs et qui grandissait régulièrement. Chaque fois, le vieillard se contentait de l'écouter avant d'acquiescer lentement. Ce mouvement de tête commençait à prendre une importance démesurée. Il semblait contenir à lui seul des réponses que Barthélémy demeurait incapable de déchiffrer.

En une fin d'après-midi, alors que Louise et lui se promenaient sur la terrasse dominant la vallée, une sensation inattendue s'empara de lui. Le paysage lui paraissait différent. Non pas transformé. Déplacé. Comme si certains éléments avaient changé de position pendant la nuit. Une crête rocheuse lui semblait plus proche. Un versant plus éloigné. Les proportions générales du monde conservaient leur cohérence, mais quelque chose avait subtilement glissé. Lorsqu'il en fit la remarque à Louise, celle-ci sourit. Puis elle détourna les yeux sans répondre.

Le soir venu, ils retournèrent dans la salle d'observation. Les étoiles apparaissaient une à une. Le grand télescope tournait lentement dans sa monture. Et bientôt Barthélémy retrouva la région obscure. Elle était toujours là. Plus vaste, une nouvelle fois. Ou peut-être était-ce une illusion. Il passa plusieurs heures à effectuer des relevés, à comparer ses notes, à vérifier ses calculs, mais aucun résultat ne parvenait à dissiper son malaise. Plus il observait cette absence de lumière, plus il avait l'impression qu'elle possédait une présence.

Lorsqu'il rejoignit finalement sa chambre, il trouva Louise assise au bord du lit, nue. La lampe projetait autour d'elle une lumière douce. Le silence qui les entourait possédait une densité particulière mais lourde. Si lourde. Barthélémy ressentait avec une intensité croissante la proximité de cette femme dont il croyait pourtant connaître chaque trait depuis des années. Sans force contraire, il introduit sa langue dans son sexe, recréant à l'infini des vagues d'orgasmes lumineux.

Lorsqu'il ouvrit les yeux le lendemain matin, quelque chose avait changé. La chambre était vide. Louise n'était plus là. Il se leva immédiatement. La pièce voisine était vide. Le couloir également. Il parcourut plusieurs salles de l'observatoire. Aucune trace.

Une inquiétude qu'il n'avait encore jamais ressentie commença à grandir en lui. Il finit par trouver le vieil astronome dans une bibliothèque située au dernier étage de la tour. L'homme consultait un manuscrit jauni. Sans même lever les yeux, il sembla percevoir sa présence.

— Je cherche Louise, dit Barthélémy.

Le vieillard tourna lentement la tête. Son regard paraissait plus fatigué que jamais.

— Louise ?

— Oui.

— Ma fiancée.

L'astronome demeura silencieux quelques secondes. Puis une expression étrange passa sur son visage. Une expression qui ressemblait à la fois à de la tristesse et à de l'étonnement.

— Je ne comprends pas.

— Elle était avec moi.

— Qui ?

— Louise.

Le vieillard referma doucement son livre.

— Vous êtes arrivé seul.

Barthélémy sentit son estomac se contracter.

— Non.

— C'est donc cela.

— Vous l'avez appelée votre fille.

Le vieillard continua de le regarder. Puis il secoua lentement la tête.

— Je n'ai jamais prononcé ces mots.

Le silence qui suivit sembla envahir toute la tour.

— C'est impossible, murmura Barthélémy.

— Peut-être.

Le vieil homme se leva péniblement. Puis il posa sur lui un regard où se mêlaient la lassitude et la compassion.

— Monsieur Bour, depuis votre arrivée à l'observatoire, vous avez toujours été seul.

Et pour la première fois depuis le début de son voyage, Barthélémy comprit qu'il n'était plus certain de pouvoir faire confiance à ses propres souvenirs.

Longtemps après leur conversation, Barthélémy demeura immobile au milieu de la bibliothèque de l'observatoire, incapable de détourner son regard du vieil homme qui se tenait devant lui comme la dernière pièce d'un raisonnement dont il ne possédait plus les prémisses. Depuis plusieurs jours, ou peut-être plusieurs semaines — car le temps lui-même semblait avoir perdu sa régularité dans cette tour suspendue entre les montagnes et le ciel — il avait accumulé des événements dont aucun ne trouvait véritablement sa place dans l'ordre habituel du monde. La femme de l'aubergiste, la disparition de Louise, les souvenirs incomplets de certaines nuits, la région obscure observée dans le ciel, les réponses silencieuses de l'astronome, tout cela formait désormais autour de lui une constellation de faits dont il percevait l'existence sans parvenir à en comprendre la géométrie secrète.

Le vieillard, quant à lui, semblait moins surpris que fatigué. Une lassitude immense paraissait avoir gagné jusqu'à sa voix.

Lorsqu'il s'assit près d'une fenêtre ouverte sur les montagnes, Barthélémy fut frappé par l'impression que son corps lui-même devenait plus léger, comme si les années qui l'avaient courbé étaient occupées à le quitter.

Pendant un long moment, aucun des deux hommes ne parla. Le vent traversait doucement la pièce. Les rideaux frémissaient. Au loin, les cloches du village sonnèrent une heure que Barthélémy ne prit même pas la peine d'identifier. Finalement, le vieil astronome leva les yeux vers le ciel. Un sourire presque imperceptible apparut sur son visage. Il semblait contempler quelque chose que lui seul pouvait voir. Puis sa respiration ralentit. Encore. Puis davantage. Et sans qu'aucun drame n'accompagne cet instant, sans convulsion, sans plainte, sans la moindre résistance, il s'endormit dans la mort avec la même douceur qu'un homme qui cède au sommeil après une journée particulièrement longue.

Le sourire demeura quelques secondes sur ses lèvres. Puis le silence acheva de remplir la pièce.

Barthélémy resta longtemps auprès du corps. Il ne ressentait ni peur ni tristesse. Seulement une étrange certitude. Quelque chose venait de lui être transmis. Non pas un savoir. Pas même un secret. Plutôt une charge. Une responsabilité dont il ignorait encore la nature.

Ce n'est qu'en fin d'après-midi qu'il se souvint de la date. Nous étions le 12 août. Le jour même de l'éclipse. La date qu'il avait calculée des années auparavant. La date qui l'avait conduit jusqu'ici. Alors qu'il descendait dans les salles inférieures afin de préparer les instruments d'observation, une silhouette attira soudain son attention au pied de la tour.

La femme de l'aubergiste. Ou bien était-ce Louise ? Elle se tenait sur le sentier. Immobile. Le vent soulevait légèrement sa robe. Pendant quelques secondes, ils se regardèrent sans un mot. Barthélémy éprouva immédiatement ce trouble familier qui l'accompagnait depuis son arrivée au village.

La femme lui adressa un léger sourire. Puis elle reprit sa marche et disparut derrière les rochers. Barthélémy ne la suivit pas.

L'éclipse approchait. Tout ce qui avait précédé semblait désormais converger vers cet instant. Au cours des heures suivantes, il installa les instruments sur la terrasse supérieure de l'observatoire. Les

montagnes s'étendaient autour de lui sous une lumière éclatante. Le ciel était parfaitement dégagé. Les conditions étaient idéales.

Vers dix-neuf heures, il effectua une dernière série de calculs. Les chiffres confirmaient ses prévisions. Pour la première fois depuis le début de son voyage, il éprouva une satisfaction presque paisible. La mécanique céleste suivait exactement le chemin qu'il avait prévu. L'univers demeurerait intelligible.

À dix-neuf heures vingt, la première morsure apparut sur le bord du Soleil. Barthélémy ajusta son instrument. Son cœur battait lentement. Régulièrement. Comme si son propre corps cherchait à s'accorder au mouvement des astres. Les minutes passèrent. L'obscurité commença à gagner le paysage. Les couleurs changèrent. Les reliefs perdirent progressivement leur familiarité. Le village au fond de la vallée sembla s'éloigner. Les montagnes elles-mêmes paraissaient se dissoudre dans une lumière de plus en plus étrange.

Alors quelque chose se produisit. Une sensation impossible à décrire avec précision. Il eut l'impression que les limites de son corps cessaient d'exister. Les battements de son cœur lui semblaient désormais répondre à des rythmes beaucoup plus vastes.

Les mouvements de la Lune. Les rotations des planètes. La lente dérive des étoiles. Comme si l'univers entier était devenu une immense respiration dont il constituait momentanément le centre.

Puis la totalité arriva. Le Soleil disparut. Une couronne de lumière blanche embrasa le ciel obscurci. Le monde entier sembla suspendu. Et Barthélémy perdit conscience du temps. Il lui sembla un instant voir la Terre entière depuis un observatoire céleste.

Lorsqu'il reprit pleinement possession de lui-même, quelque chose avait changé. Il ne se trouvait plus sur la terrasse de l'observatoire. Le ciel demeurerait plongé dans la pénombre de l'éclipse. Autour de lui, les arbres formaient une enceinte silencieuse. Devant lui s'étendait un petit lac. L'eau immobile reflétait l'obscurité du ciel. Pendant quelques secondes, il demeura incapable de comprendre comment il était arrivé là.

Puis il prit conscience de son propre corps. Il était nu. Sur son visage reposait un masque. Lentement, il leva les mains. Et l'enleva. L'air frais effleura sa peau. De l'autre côté de l'eau se tenait la femme. Elle était là comme si elle l'avait attendu depuis le commencement du monde.

Barthélémy fit un pas dans l'eau. Puis un autre. La surface du lac se referma doucement derrière lui. Au-dessus de leurs têtes, l'éclipse atteignait sa perfection. Et tandis que l'ombre recouvrait entièrement le monde, il s'avança vers elle comme un homme qui reconnaît enfin un lieu qu'il cherchait depuis toujours sans savoir qu'il le cherchait. Lorsqu'il entra en elle, il sût, enfin.